

VARIA

DE L'ANTHROPOLOGIE
A L'ÉPISTÉMOLOGIE
DE LA COMMUNICATION

Variations critiques autour de
Palo Alto

Stéphane OLIVESI

Les travaux de ce qu'il est convenu d'appeler en France l'École de Palo Alto (1) occupent une place singulière dans le champ des sciences de l'information et de la communication. Dans le domaine plus restreint de l'anthropologie de la communication, ils revêtent un caractère de paradigme dominant en l'absence de toute perspective alternative. A lui seul, cet état de fait justifierait une réflexion critique sur l'unité épistémologique de ce paradigme, sur la pertinence des modèles qu'il met en œuvre ainsi que sur ses apports et ses limites dans la compréhension des phénomènes de communication. Mais il faut encore ajouter à ce constat élémentaire que ces divers travaux recourent et investissent des phénomènes dont le traitement incombe plus traditionnellement à la psychologie et à la sociologie. Leur transversalité soulève en conséquence le problème de l'unité et du positionnement

d'une science de la communication au sein des sciences humaines. Suivre les préceptes de l'épistémologie durkheimienne conduirait à conditionner l'existence d'une telle science à la reconnaissance d'un ordre (2) de phénomènes dont la logique propre découlerait de leur ordonnancement par des déterminants communicationnels. Ces phénomènes ne seraient donc réductibles à aucune forme d'explication par des causes sociales ou psychologiques, même s'ils recourent ces deux autres ordres et interrogent par la même occasion les frontières de leur territoire respectif. Or, non seulement les travaux de Palo Alto ont contribué à la reconnaissance d'un tel ordre de phénomènes correspondant à l'affirmation d'un nouveau champ de connaissance, mais ils ont également su faire prévaloir l'idée selon laquelle les processus de communication seraient à la base de la formation psychologique de l'individu et, simultanément, à la racine des différentes formes d'organisations sociales. Ils ne se contentent donc pas de contribuer à l'affirmation d'un domaine de la connaissance centré sur les phénomènes de communication, mais constituent en eux-mêmes une critique de certains présupposés usuels propres aux sciences de l'homme et de la société. Leurs apports, du seul point de vue épistémologique, pourraient ainsi se résumer en trois points. A partir de la définition d'un ordre de phénomènes irréductible aux savoirs préexistants, ces travaux définissent l'espace d'une science de la communication qui ne soit pas simplement le produit d'une décision ministérielle ou de la juxtaposition aléatoire et plus ou moins insolite d'objets empiriques sans aucun lien structurel.

(1) Par cette expression, sont désignés non seulement les chercheurs du *Mental Research Institute* de Palo Alto, mais plus généralement les principaux représentants de ce « collège invisible » dont la connaissance en France est largement redevable au travail de Y. Winkin. Associer des chercheurs aussi différents que G. Bateson, R. Birdwhistell, E. Hall, P. Watzlawick ainsi qu'E. Goffman ne se conçoit pas sans rappeler l'existence d'un « réseau de trajectoires croisées, des universités et des centres de recherches communs et finalement une très grande interpénétration conceptuelle et méthodologique ». In WINKIN, 1986, p. 20.

(2) « L'ordre, indiquait M. Foucault, c'est à la fois ce qui se donne dans les choses comme leur loi intérieure, le réseau secret selon lequel elles se regardent en quelque sorte les unes les autres et ce qui n'existe qu'à travers la grille d'un regard, d'une attention, d'un langage. » In FOUCAULT, 1966, p. 11.

L'extension de ce nouveau champ du savoir permet d'objectiver et de saisir la rationalité de phénomènes psychologiques et/ou sociaux sous l'angle des processus de communication qui les sous-tendent. Enfin, il en ressort une forme de décloisonnement des savoirs par l'articulation de l'individuel sur le collectif, du psychologique sur le social à partir de ce qui en constitue le pivot pratique et logique, à savoir : la communication.

Le primat de la relation : fondement théorique et analytique de la communication

Les travaux de ce « collègue invisible » ont ainsi imposé l'existence d'un champ d'étude autonome portant sur les processus de communication, les interactions sociales, les implications psychologiques de ces processus. Saisir la logique de cette opération fondatrice nécessite en premier lieu de se reporter au primat de la relation. Qu'entendre, dans ce cas, par primat de la relation ? Il y aurait deux manières de l'appréhender et, en conséquence, de répondre à cette question. La première consisterait à ne s'attacher qu'à la célèbre définition selon laquelle « *toute communication présente deux aspects : le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier* » (3). Mais une telle définition reviendrait à minorer singulièrement la signification épistémologique de ce primat. Il importe en effet de reconsidérer ce dernier, en dépassant ce problème du rapport entre relation et contenu, pour l'appréhender en soi, c'est-à-dire comme un primat absolu : la relation prime moins sur le contenu que sur la substance dans ses déterminations empiriques sous la forme d'un sujet psychologique ou d'un sujet social. Le modèle orchestral (4) défini par Yves Winkin pour synthétiser les présup-

posés communs aux membres du « collègue invisible » se caractérise avant tout par son opposition au modèle télégraphique (de type Émetteur-Message-Récepteur) en raison de l'inadéquation de ce dernier à la communication humaine. Il destitue l'individu de sa position de sujet monadique pour lui assigner le statut d'élément d'un ensemble, autrement dit une position-de-sujet au sein d'un système, d'une structure communicationnelle. « *Un individu, indiquait en ce sens R. Birdwhistell, ne communique pas ; il prend part à une communication ou il en devient un élément* » (5). Parallèlement, ce modèle fait prévaloir l'idée selon laquelle les différentes formes d'organisations sociales se structurent à partir de processus d'interaction qui définissent règles et modalités de l'être-ensemble.

Ainsi conçu, ce primat de la relation correspond en premier lieu aux nécessités inhérentes à toute analyse des phénomènes de communication puisque ceux-ci sont par définition d'ordre relationnel, du moins si l'on admet que communiquer, c'est avant tout être en relation. Il s'oppose à la préséance logique de la substance. La relation n'est pas d'ordre prédicative. Elle n'est pas liée à l'attribution d'une qualité ou, pour une chose, à sa possession. Elle définit la structure des phénomènes analysés et supporte l'ensemble des déterminations de l'être (6). En second lieu, ce primat de la relation répond à la double nécessité de dépasser la diversité des cas de figure afin de dégager les structures de la communication et de saisir empiriquement les déterminants propres aux phénomènes de communication.

Dans le domaine des sciences sociales et, tout particulièrement, en ethnologie, ce primat de la relation n'est pas l'apanage exclusif de l'école de Palo Alto. Néanmoins, sa signification se différencie nettement de celle que lui assigne le structura-

(3) WATZLAWICK, HELMICK BEAVEN & JACKSON, 1991, p. 52.

(4) WINKIN, 1986, pp. 13-26.

(5) WATZLAWICK, HELMICK BEAVEN & JACKSON, 1991, p. 68.

(6) CASSIRER, 1977, le chap. 1 de la 1^{re} partie en particulier.

lisme (7). Elle se rattache à un cadre d'analyse systémique, par opposition à tout modèle dérivé de la linguistique structurale, héritière des travaux F. de Saussure. Une rapide comparaison entre les travaux de G. Bateson et de C. Lévi-Strauss en révèle les différences. Les relations de parenté sont moins appréhendées sur le plan symbolique, à partir du système des appellations (8), que sur celui des règles régissant les interactions sociales en fonction des positions occupées par les éléments d'un système en équilibre. Encore faut-il préciser et nuancer ce point. G. Bateson distinguait en effet structure culturelle et structure sociale (9). Par structure sociale, il désignait, à la suite de A.R. Radcliffe-Brown, le réseau des relations existant et directement observable qui associe et différencie les individus selon leur rôle social (10). A cette conception empirique et naturaliste de la structure qui fut critiquée en son temps par C. Lévi-Strauss, se juxtapose donc la structure culturelle qui désigne la tradition, mais réduite à sa dimension synchronique et à ses implications sociales. Pour G. Bateson, l'analyse structurale ne portait donc que sur la culture. Sa tâche consistait à mettre à jour le schème « logique » à partir duquel s'articulaient les différentes prémisses qui composent la structure culturelle et fonctionnent comme de véritables codifications des conduites, prévalant pour les éléments d'un

système sous la forme d'injonctions inhérentes à leur position en son sein. A première vue, cette conception de la structure culturelle rapprocherait donc G. Bateson du structuralisme de C. Lévi-Strauss. En fait, par-delà ces similitudes apparentes, demeure une différence épistémologique fondamentale. La structure pour C. Lévi-Strauss ne correspond à aucune réalité empirique. Elle est un modèle dont la construction ne peut pas être induit ou dégagé de l'observation des seules relations existantes, même si celles-ci se situent sur le plan de la culture et du langage. Le modèle linguistique, dérivé de la phonologie, est transposable aux relations de parenté dans la mesure où celles-ci présentent le même caractère de nécessité que les relations entre phonèmes. La structure est en quelque sorte un transcendantal pratique au sens où elle conditionne la connaissance de la « *grande fonction de communication* » (11) dans les trois registres homologues suivants : la communication des femmes entre les groupes, la communication des biens et des services, la communication des messages (12). Et c'est en raison de ce que les règles de la parenté et du mariage garantissent la permanence de ces relations de communication, que le système de parenté, par la nécessité même qu'il fait prévaloir, s'apparente à un langage. Nul lien donc, si ce n'est apparent, n'existe entre la conception structuraliste de la com-

(7) Dans son livre *Pensée formelle et sciences de l'homme*, G.G. GRANGER distinguait trois formes originaires de structuralisme : mathématique, linguistique et philologique. C'est essentiellement en référence à l'application du modèle hérité de la linguistique structurale dans le champ des sciences sociales que l'on utilise à la suite ce qualificatif. Après avoir souligné les différences entre ces structuralismes, G.G. GRANGER (1975, p. 2) indiquait : « *L'idée essentielle, et commune en son fond, aux mathématiciens et à Saussure, c'est (...) que l'objet est saisissable dans sa profondeur non pas en tant que porteur de propriétés internes – à l'image des qualités perçues – mais comme système de relations entre éléments par ailleurs non marqués, dont les seules propriétés envisagées dérivent de ces relations mêmes.* »

(8) LÉVI-STRAUSS, 1985, pp. 51 et 370.

(9) BATESON, 1971, pp. 33-34.

(10) RADCLIFFE-BROWN, 1972, pp. 274-277.

(11) LÉVI-STRAUSS, 1949, p. 613.

(12) On notera que cette tripartition est homologique à celle que proposait M. Foucault « parler, classer, échanger » dans son ouvrage *Les Mots et les choses* (op. cit.) Si ce dernier a toujours récusé le label « structuraliste », la double question de l'être du langage et de la détermination discursive de l'être demeure le point d'articulation et de problématisation des rapports entre les différents registres (travail, vie, langage). Elle constitue en ce sens un équivalent structurel à la conception et à la fonction heuristique de la structure développée par C. Lévi-Strauss. C'est à l'encontre de ce primat « crypto-structuraliste » du langage que M. Foucault proposera une relecture critique de la logique des rapports entre les éléments de cette tripartition, substituant ainsi au primat du langage celui du pouvoir sous la forme d'un *a priori*, non plus historique, mais politique. In *Cours du Collège de France* du 25 janvier 1978.

munication et l'analyse structurale de la culture. Pour Bateson, « *la structure ne peut (...) être pensée comme l'armature enfouie et stable de la nature humaine, puisqu'elle émane d'une conjoncture et d'un contexte interactifs qui la rendent changeante et aléatoire. Toute structure, ou, pour être plus précis, toute procédure de structuration se met en place en fonction d'un contexte. On ne peut à proprement parler dégager que des "structures contextuelles", c'est-à-dire des schèmes construits dans et avec la pratique, par intégration à l'expérience en cours des acquis des expériences antérieures* » (13). C'est donc la communication qui, dans ce cas, est structurante, créatrice de structure, et non pas structurée par une structure pré-existante qui définirait les formes possibles de communication pour une société.

A cette première différence épistémologique, s'ajoute une seconde différence entre le structuralisme comme « *universalisme systématique* », selon la formule de Troubetzkoy reprise par C. Lévi-Strauss, et l'analyse « systémique » des structures empiriques à laquelle tend à se rattacher le travail de G. Bateson, même si ce dernier n'a eu de cesse, à la différence de Radcliffe-Brown, d'indiquer que le concept de « structure » ne renvoyait qu'au point de vue structural adopté pour les besoins du travail ethnologique d'objectivation. Cette seconde différence ressort du statut accordé aux relations. Tout particulièrement significative, s'avère la comparaison entre la résolution structurale du problème de l'avunculat proposée par Lévi-Strauss et l'analyse que livre Bateson de la relation « wau-laua » chez les Iatmuls (wau : frère de mère / laua : enfant de sœur). Dans le cadre de la cérémonie du *naven*, cette relation est appréhendée selon trois points de vue complémentaires : celui structurel des prémisses culturelles qui prédéfinissent des comportements normalisés ; celui éthologique relatif aux aspects

émotionnels et instinctifs des fragments de conduite déterminés par les traits dominants de la culture ; celui sociologique à l'intérieur duquel s'inscrit cette relation et qui lui confère sa nécessité en réponse aux besoins du groupe. Cette catégorisation précise le statut de la relation qui est à la fois et indissociablement une réalité empirique et un principe d'explication des phénomènes en tant qu'ils sont relationnellement déterminés. La détermination des relations de parenté est donc moins d'ordre logico-symbolique qu'induite de l'analyse des différents paramètres liés à la structure culturelle, à l'éthos et à l'équilibre social du groupe. Quant à la cérémonie du *naven*, il ressort de son analyse qu'elle joue un rôle important dans la formation psychologique et sociale des individus dans la mesure où s'opère un processus de schismogénèse, c'est-à-dire « *de différenciation dans les normes de comportement individuel résultant d'interactions cumulatives entre les individus* » (14). Elle remplirait ainsi une fonction essentielle en renforçant certaines relations classificatoires et, par répercussion, l'intégration de la société Iatmul. Le fonctionnalisme qui sous-tend cette analyse, se limite à un exercice de nécessité de la cérémonie du *naven* plus qu'il ne dégage les raisons du caractère privilégié de la relation « wau-laua ». C'est d'ailleurs ce qui la différencie de la résolution du problème de la relation avunculaire proposée par C. Lévi-Strauss (15). Observant que les formes de l'avunculat varient indépendamment du type de filiation, matrilineaire ou patrilineaire, et, par ailleurs, qu'une même relation fondamentale s'impose dans tous les cas de figure, il en déduisait que cette relation est un trait caractéristique de la structure élémentaire de parenté. Cette dernière repose sur quatre termes (frère, sœur, père, fils) et trois types de relations (relation de consanguinité, relation d'alliance, relation de filiation), universellement présents dans

(13) BENSAN, 1988, p. 163.

(14) BATESON, 1971, p. 189.

(15) LÉVI-STRAUSS, 1985, pp. 53-67.

toute société sous des formes empiriques variables. Dans ce cadre, le frère de la mère n'apparaît plus comme un élément en soi et, par conséquent, comme un élément problématique, mais comme un fait de structure au sens où l'élément de parenté le présuppose nécessairement. Et si l'avunculat ne transparaît pas dans certaines sociétés, c'est que les déclinaisons de la structure élémentaire en systèmes de parenté complexes peuvent estomper la prédominance de cette relation, mais sans jamais en éliminer la nécessité structurale. Le statut de la relation s'avère en ce sens lié à la conception de la structure. Les relations sociales de parenté s'inscrivent sous la dépendance des relations structurales dans la mesure où « *il n'y a pas d'existence qui puisse être conçue ou donnée en deçà des exigences fondamentales de la structure* » (16). S'il importe de ne pas caricaturer la démarche structuraliste sous la forme d'un platonisme cherchant à dégager d'immuables essences derrière les phénomènes, et de rappeler que la structure n'est qu'une construction cognitive susceptible de faire apparaître l'universel sous le particulier et de déceler le nécessaire derrière le contingent, la différence qui l'oppose à l'approche empiriste se traduit dans la conception des relations structurales de parenté qui préexistent aux relations sociales et prédéfinissent les formes possibles de communication.

Le primat de la relation tel qu'il est décliné dans le travail de G. Bateson revêt donc une signification très différente, et inaugurale si l'on en juge par sa postérité. Il conduit à appréhender la communication, non pas à partir d'un horizon transcendantal défini par la structure en tant que modèle d'explicitation de la logique des rapports entre les éléments d'un système, mais dans sa réalité pratique au moyen de la formalisation des relations sociales, de la différenciation des registres que ces mêmes relations recourent, ainsi que de la dynamique

sociale et psychologique dont elles sont porteuses. La démarcation à l'égard du structuralisme a pour corollaire la reconnaissance de l'irréductibilité des processus de communication sous la forme de schismogènes symétriques ou complémentaires (17). Le modèle structuraliste, hérité de la phonologie, permettait de rendre compte de la réalité des relations de communication dans la mesure où le langage les précédait. Ce dernier était à la fois la matrice des processus de communication et le modèle d'analyse de ceux-ci. Les analyses de G. Bateson, quant à elles, s'attachent moins au langage, à la dimension formelle et symbolique, qu'aux actes de langage dans leur extrême diversité, en tant que phénomènes de communication. Les relations ne sont pas structurellement prédéfinies, même s'il demeure que la structure culturelle s'apparente à une codification généralisée de contraintes qui déterminent la conduite que tout individu se doit de suivre. Les règles qui définissent ces relations de communication s'avèrent d'ordre pragmatique. Il en découle deux conséquences : la possibilité de ne pas figer l'analyse des relations de communication dans l'objectivation de structures qui, pour n'être pas ontologiquement originelles, n'en sont pas moins supposées fondatrices et déterminantes ; et, simultanément, l'ouverture d'un espace d'analyse sur les formes concrètes que ces relations revêtent en fonction de leur dynamique propre. Il existe en effet une logique propre à ces relations de communication qui deviennent ainsi l'objet d'un savoir dans la mesure où elles manifestent le double caractère d'être autonomes et de répondre à des déterminants propres.

L'âme du dehors

C'est dans le domaine de la psychologie, plus précisément de la psychopathologie, que ce primat de la relation revêt le

(16) Ibid., p. 65.

(17) BATESON, 1995, p. 145. Le caractère symétrique découle de ce que les actions sont similaires et se stimulent mutuellement (rivalité, compétition...); le second caractère repose, à l'inverse, sur la dissemblance et la complémentarité des actions (domination-soumission, exhibitionnisme-voyeurisme...).

caractère le plus saillant. L'individu dans sa détermination psychologique ne se présente plus comme une réalité autonome susceptible d'être isolée de son environnement. La nécessité thérapeutique d'appréhender le patient sans l'isoler du contexte familial souligne la prégnance des structures de communication qui s'avèrent constitutives de l'être du sujet. La trame des relations de communication dans laquelle se noue la subjectivité prédéfini pour un individu les modes coercitifs de subjectivation. Cette extension de la communication au domaine de la psychologie ne recouvre donc pas simplement des phénomènes de communication qui seraient marqués de caractères psychologiques et nécessiteraient pour être analysés une intégration de cette donnée nouvelle. Elle ne se limite pas à appréhender l'individu en fonction des relations que ce dernier entretient avec son milieu social et familial. Elle se traduit en fait par une restriction, voire une subordination du domaine psychologique à celui de la communication. Les phénomènes susceptibles d'être expliqués par des causes purement psychologiques s'avèrent d'autant moins nombreux que les processus de subjectivation reposent avant tout sur les relations de l'individu à son environnement. L'esprit n'est plus qu'un simple prolongement de la communication. Apparaît ainsi un changement de perspective qui, à la différence de la révolution copernicienne opérée par Freud, ne situe pas l'altérité dans la différence qui sépare le sujet de lui-même ou dans un pli originel du dedans, mais dans le dehors, avec pour conséquence une critique implicite de ce qui s'avère dès lors être un mythe : l'intériorité psychique. Dès 1935, G. Bateson avait d'ailleurs ouvert cette voie à partir de sa critique de l'analyse freudienne qui, selon lui, mettait trop l'accent sur l'aspect diachronique de la réalisation psychologique de l'individu. La démarche psychanalytique imposait à ce

dernier la nécessité de concevoir son état présent comme le produit d'événements antérieurs, et méconnaissait par la même occasion l'importance des processus de schismogenèse qui opèrent sur le plan synchronique des réactions avec l'environnement immédiat (18). Ce décentrement corrélatif à l'affirmation du primat de la relation consiste à destituer le sujet psychologique de sa position de Référént pour privilégier les relations de communication et les interactions avec son environnement qui lui confèrent sa réalité. Deux données permettent d'en prendre la mesure : la redéfinition du pathologique et, surtout, le statut de la relation comme élément constitutif et constituant de l'être-sujet.

Si les facteurs pathogènes ne résident pas dans l'intériorité psychique mais sont à rechercher dans les relations qu'entretient l'individu avec son entourage, alors le partage du normal et du pathologique ne s'applique plus à l'individu comme sujet psychologique (19). Un comportement individuel identifié comme pathologique n'est dès lors que l'expression dérivée ou le symptôme de contradictions qui animent les interactions au sein du système familial et qui se condensent en la personne de l'un de ses éléments. Le décentrement opéré par ce changement de perspective introduit ainsi un troisième type de facteurs pathogènes qui ne relèvent ni de l'organique, ni du psychique, mais de la communication. Cette dernière revêt en effet un caractère pathogène dans la mesure où elle impose à l'individu des conduites adaptatives, pouvant être identifiées comme pathologiques. Un comportement « schizophrénique » n'est plus synonyme de « maladie » ou « d'anormalité » du sujet, mais de réponse fonctionnelle à un système familial qui, en raison de ses dysfonctionnements internes, impose à l'individu ce type de conduite (20). Le pathologique ne naît donc pas de conflits intrapsychiques, de tensions irréciliables entre plaisir et réalité, mais

(18) BATESON, 1971, p. 194.

(19) WATZLAWICK, HELMICK BEAVEN & JACKSON, 1991, pp. 42-43.

(20) JACKSON, 1981, p. 272.

d'injonctions qui enferment l'individu dans des contradictions insurmontables tant que le cadre des relations structurant son environnement n'est pas redéfini. Le partage du normal et du pathologique est ainsi transposé de l'individu vers le système familial. Et ce transfert véhicule une critique de la réification du pathologique qui consiste à le détacher de son ancrage dans la réalité première du sujet psychologique pour lui conférer une double dimension dynamique et réversible à la mesure des relations de communication. Détaché de cet ancrage, le pathologique continue néanmoins de fonctionner comme révélateur de la normalité du normal (21). Tout le dispositif théorique mis en œuvre dans les travaux P. Watzlawick témoigne du rôle stratégique qui lui est imparti. De l'analyse des désaccords conjugaux jusqu'à celle des conduites schizophréniques, chaque cas révèle la structure des interactions à partir des contradictions qui les animent et qui mettent en relief les éléments constitutifs de l'ordinaire de la communication. Il n'y a de communication normale que par rapport à des dysfonctionnements qui laissent apparaître dans sa vérité première la structure des interactions. Si le partage du normal et du pathologique se déplace du sujet psychologique pour se porter sur la communication, la fonction heuristique de ce partage demeure, quant à elle, inchangée. La critique du statut de la normalité s'avère en conséquence limitée : disqualifiant toute intégration d'une quelconque norme psychologique dans la définition des dysfonctionnements affectant le comportement ou les relations de l'individu à son environnement, les travaux de Palo Alto reproduisent néanmoins ce partage sur le plan de la communication. Le risque encouru consiste dans ce cas à détacher le partage du normal et le pathologique d'indices somatiques ou psychiques relativement explicites, pour introduire une forme de normalité qui ne serait plus simplement

le négatif ou l'opposé du pathologique, mais le produit d'une norme transcendante, c'est-à-dire d'un idéal de la communication humaine. En ce sens, serait normale toute communication qui, non seulement ne présenterait aucun caractère pathologique mais, de plus, s'avérerait en conformité avec ce qu'elle doit être. Le risque de faire ainsi prévaloir sur l'objectivité clinique du pathologique une ou des normes sociales de la communication a plusieurs origines. Sans doute, le caractère intrinsèquement indépassable, si ce n'est sous forme de dénégation, de ce partage dès lors qu'il y a intervention thérapeutique, est-il un élément primordial d'explication. Mais l'anormalité qui définit le pathologique n'est pas elle-même sans varier quant à sa définition. Il n'y a de pathologie de la communication, comme il n'y a de pathologie mentale en général, qu'au sein d'une culture qui en prédéfinit formes et caractères (22). Aucune norme objective ne permet d'établir un partage totalement étanche. S'il est convenu d'admettre que certains symptômes de types phobiques ou obsessionnels ont valeur de signes pathologiques manifestes, cette frontière du normal et du pathologique s'avère nettement moins précise dans le cadre d'interventions thérapeutiques visant, par exemple, à corriger les mésententes conjugales. Dans ce cas, le pathologique n'est en rien indexé sur des symptômes, mais sur l'appréciation de la normalité d'un vécu par des individus dont la demande d'intervention thérapeutique est déjà en elle-même le produit d'un jugement culturellement et socialement prédéterminé par un idéal de communication excluant de leur vécu toute forme de conflictualité. Le décentrement qui consiste à situer le pathologique, non plus du côté du sujet psychologique, mais dans la communication, étend singulièrement le domaine de l'anormal et favorise l'application de critères d'appréciation normatifs

(21) CANGUILHEM, 1991.

(22) Pour reprendre une des lignes critiques développées par M. FOUCAULT dès 1954 dans *Maladie mentale et personnalité*, réédité depuis sous le titre *Maladie mentale et psychologie*, PUF, 1995.

à la communication. La « pathologisation » de la famille en résulte. Une affirmation telle que « *un système pathologique (...) mène au divorce* » (23) illustre cette extension du pathologique qui conduit à présupposer que le divorce résulte d'une communication familiale anormale. De même, à l'encontre de l'évidence sociale la plus élémentaire, la délinquance s'expliquerait par quelques facteurs « délinquantogène » que la structure familiale recélerait. Le fait que cette forme de psychothérapie centrée sur la communication se soit développée dans un contexte culturel spécifique n'y est point étranger. Par ses présupposés, cette démarche conduit à privilégier l'efficacité de l'intervention thérapeutique et le rétablissement d'un état « normal » en regard des normes sociales de la santé et de l'équilibre familial, comme en témoigne l'insistance à l'égard du thème du changement (24). Elle suit en cela l'évolution de la psychanalyse aux États-Unis qui s'est très tôt infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social (25).

Le décentrement ainsi opéré implique qu'il n'y ait pas de pathologie purement individuelle, mais seulement un environnement pathogène. Le pathologique bascule du côté de la relation de l'individu à son environnement. Le symptôme n'est dès lors plus à appréhender comme le signifiant d'un signifié refoulé. C'est l'individu qui devient le symptôme du système (familial ou conjugal) dont il condense en quelque sorte la vérité pathogène (26). Pour autant, ce décentrement est-il radicalement en opposition avec la reconnaissance freudienne de l'inconscient ? Le fait que, dans les deux cas, il y ait inconscient, et que la visée thérapeutique s'ordonne autour de sa reconnaissance, conduirait à nuancer le jeu des différences. L'inconscient de la com-

munication s'avère certes sans rapport avec l'inconscient freudien. Il ne renvoie jamais qu'à la non-conscience du caractère déterminant des relations par rapport au contenu de la communication ou, pour le dire autrement, au fait que ça communique sans que ceux qui sont impliqués dans l'interaction en aient conscience. Mais qu'enseigne la psychanalyse, notamment la psychanalyse lacanienne, si ce n'est précisément que le sujet de l'inconscient (27) est un produit de l'inscription dans un ordre symbolique qui le précède et l'institue et, par ailleurs, que la subjectivité se constitue à partir de la relation du sujet à l'image de lui-même comme autre (28) ? Les différences ne renvoient donc pas simplement au fait que dans un cas l'individu serait une sorte de monade, coupé de son environnement et, dans l'autre cas, un élément totalement immergé dans un système, mais au rôle assigné à la communication et au statut de la relation. Trois éléments caractérisent le décentrement opéré par Palo Alto en regard de la psychanalyse : tout d'abord, les implications psychologiques de la communication sont appréhendées sur le plan pragmatique et non pas imaginaire ou symbolique ; de cette approche pragmatique découle une attention particulière au devenir des interactions au sein du système familial, corrélative d'une critique de la rémanence du passé dans le présent et du caractère structurel de la relation qui rive le sujet à son image et à sa place dans l'ordre symbolique ; enfin, le fait que, si l'on suit Palo Alto, les relations déterminantes du point de vue psychologique ne sont pas subjectives, mais objectives en ce qu'elles renvoient à la communication au sein du système familial. La ligne de différenciation entre ces deux approches repose donc sur la conception même de la relation. Dans une perspective psychanalytique, la relation part du

(23) JACKSON, 1981, p. 25 & HALEY, 1981, p. 68.

(24) WATZLAWICK, WEAKLAND & FISCH, 1981, cf. la conclusion en particulier.

(25) BATESON & RUESCH, 1988, le paragraphe intitulé « La psychiatrie dans le système de valeurs américains ». Cf. également LACAN, 1987, en particulier pp. 245 et 416.

(26) HALEY, 1981, p. 81.

(27) La conception lacanienne du sujet comme sujet de l'inconscient ne va pas sans soulever l'usage quelque peu paradoxal de cette catégorie, cf. les réserves critiques de L. ALTHUSSER, 1993, pp. 165-166.

(28) OGILVIE, 1987.

sujet et revient au sujet, selon un schéma en boucle qui recoupe à la fois la structure narcissique, le destin des pulsions (29) et la dialectique du désir. Les relations de l'individu au contexte familial ne sont jamais considérées en elles-mêmes. Elles n'existent pour ainsi dire que dédoublées subjectivement, sous la forme d'un passé qui n'a lui-même d'existence que par rapport à la permanence de la structuration psychique, et de signification pour le sujet que par rapport à son vécu présent. Quant aux relations de l'individu à autrui, elles ne revêtent de significations que subjectives dans la mesure où elles s'ancrent dans la relation narcissique du sujet à lui-même et, surtout, traduisent, sous la forme de transferts, la permanence structurelle de la relation à l'Autre. A l'inverse, dans la perspective systémique, la relation intrapersonnelle du sujet à lui-même se résume aux perceptions, aux évaluations, aux calculs qu'il opère en fonction des sollicitations de l'environnement. Elle n'est en fait qu'un simple prolongement de la communication interpersonnelle (30).

Le décentrement qui accompagne le primat des relations de communication se doit d'être compris et évalué dans une double perspective thérapeutique et épistémologique. Mais l'élaboration d'un quelconque critère d'évaluation thérapeutique s'avère particulièrement aléatoire en raison de la diversité et de la singularité des pathologies, de l'appréciation de la « guérison », des variations d'usage de ces cadres théoriques par les cliniciens et, plus généralement, de l'absence d'informations existantes de nature à permettre une comparaison à partir des résultats obtenus par ces méthodes. Force est de se contenter d'une différence clinique élémentaire. A la question quelque peu aporétique de la fin de la cure, la réponse apportée par la thérapie interactionnelle est des plus nettes : la disparition du symptôme en est le terme. Le pragmatisme d'un tel critère présente l'intérêt de définir et de fixer un objectif

clair à l'intervention thérapeutique. Il traduit également un souci d'efficacité qui, en soi, n'a rien de critiquable, mais le devient si l'on considère que la disparition du symptôme n'est pas forcément synonyme de guérison. Rémission passagère, une telle disparition n'est souvent que le signe d'un déplacement opéré sous l'effet du transfert. Elle laisse subsister la question de ce dont le symptôme est l'expression. C'est donc sur le plan épistémologique que peut se mesurer le décentrement opéré par l'approche systémique : sa capacité à rendre compte des phénomènes psychologiques sous l'angle de la communication, mais aussi les limites d'une telle ambition.

Limites psychologiques à l'objectivation des relations de communication

Il y aurait deux manières de cerner ces limites à l'explication des phénomènes psychiques et, plus généralement, à l'objectivation des relations de communication. La première consisterait à s'attacher à des dysfonctionnements de la communication dont l'explication requiert la prise en considération de facteurs psychologiques étrangers aux seules relations de communication. S'il existe de tels facteurs, alors force est de reconnaître un premier obstacle auquel se heurte l'optimisme épistémologique du systémisme dans sa double volonté de subordonner les problèmes psychologiques à la communication et d'ériger la communication en un objet de savoir pleinement autonome. L'hypothèse selon laquelle l'individu dans son rapport à autrui peut rencontrer répétitivement un même type de problème « relationnel » indépendamment du système objectif dans lequel il est immergé souligne en effet la nécessité de prendre en considération ces facteurs psychologiques. La seconde manière de cerner ces limites psychologiques consisterait à reconsidérer l'apport théorique de la psychanalyse dans sa capa-

(29) LACAN, 1973, pp. 162-163.

(30) BATESON & RUESCH, 1988, pp. 28, 63, 99 en particulier.

cité à rendre compte de la communication à partir de l'expérience du transfert qui, d'une certaine manière, rend manifeste ce qui se joue dans la communication pour un sujet. La disqualification quelque peu rapide du freudisme par l'École de P. Alto au profit d'une approche plus pragmatique priverait l'analyse de la communication d'un ensemble d'outils cognitifs. Elle reviendrait à méconnaître certains facteurs indépendamment desquels la mise en intelligibilité des relations de communication s'avérerait compromise. En ce sens, ce que gagnerait en opérationnalité la démarche systémique, elle le perdrait en intelligibilité à méconnaître ce que communiquer peut signifier pour un sujet.

S'il est un enseignement qui ressort de la théorie psychanalytique, c'est l'impossibilité de réduire l'individu au statut d'élément d'un système pour comprendre les problèmes qui l'affectent. Ces derniers ne seraient au mieux que la traduction objective, sur le plan de la communication, de conflits intrapsychiques. Comprendre pourquoi tel individu réitère telle conduite ou tel type de comportement qui, à ses propres yeux, se révèle indépendant de sa volonté, voire contraire à celle-ci, requiert de ne pas limiter l'analyse à la seule dynamique des relations de communication. « *C'est ainsi, écrivait Freud pour illustrer la réalité de la compulsion de répétition, qu'on connaît des personnes dont toutes les relations humaines vont vers la même issue : bienfaiteurs que leurs protégés, si différents soient-ils, abandonnent après quelque temps avec rancune, comme s'il leur était dévolu de boire l'ingratitude jusqu'à la lie ; hommes dont toutes les amitiés s'achèvent par la trahison de l'ami ; (...) amoureux dont chaque affaire de cœur avec les femmes traverse les mêmes phases et conduit à la même fin, etc.* » (31) La répétition constitue en soi un premier élément de réfutation de la thèse selon laquelle les problèmes psychiques s'enra-

cinent dans le réseau des relations objectives de communication. S'il existe un trait de caractère permanent, lié à la structuration du sujet, qui s'exprime dans la répétition des mêmes expériences, alors s'impose la nécessité de lui accorder une réalité psychologique, indépendamment du système communicationnel dans lequel il s'inscrit. En ce sens, la reconnaissance de l'inconscient constitue une première limite à la volonté d'objectiver les relations de communication en elle-même sans tenir compte de la réalité des sujets impliqués dans ces processus. Une seconde limite se dessine dans son prolongement. Non seulement il existe des facteurs psychiques irréductibles à une analyse systémique centrée sur les interactions entre l'individu et son environnement familial, mais ces interactions ne se comprennent pas, si ce n'est formellement, sans tenir compte de ce que met en jeu chaque sujet. « *L'étonnant phénomène* » du transfert ne se manifeste pas exclusivement dans le cadre prédéfini de la relation analytique. Il s'établit spontanément, sous des formes moins apparentes, dans toutes relations humaines dès lors que celles-ci font l'objet d'investissements affectifs (32). La communication en est le théâtre : « *Chaque fois qu'un homme parle à un autre d'une façon authentique et pleine, il y a, au sens propre, transfert, transfert symbolique – il se passe quelque chose qui change la nature des deux êtres en présence* » (33). A l'encontre d'une conception formelle de la communication qui résume celle-ci à un jeu d'actions réciproques entre les éléments d'un système, le concept de transfert recouvre les phénomènes d'interaction, mais il englobe également les conditions et les implications subjectives de celles-ci. Ce que livre d'essentiel la connaissance du transfert, c'est le fait que, dans toute expérience de communication qui l'engage, l'individu met en jeu l'ensemble des déterminations de son exis-

(31) FREUD, 1987, p. 62.

(32) FREUD, 1988, pp. 60-62.

(33) LACAN, 1975, p. 127.

tence de sujet (de l'inconscient), et laisse ainsi transparaître les « *modes permanents selon lesquels il constitue ses objets* » (34). Ignorer ces éléments constitutifs que sont les mécanismes inconscients qui sous-tendent tout exercice de la parole revient à singulièrement méconnaître la réalité pratique de la communication. Que les relations de communication aient une existence séparément de ceux qu'elles relient se conçoit, mais n'en épuise nullement la réalité. Dégager la rationalité de ces mêmes relations objectives nécessite en conséquence de ne point les détacher de leur ancrage subjectif, c'est-à-dire du fait qu'elles n'existent pas séparément d'un dédoublement subjectif à partir duquel communiquer devient possible pour un sujet. Détournant de son sens initial une formule de P. Bourdieu, on serait tenté de dire que les relations de communication existent toujours deux fois, subjectivement et objectivement. Sans travail de mise en relation subjective, il n'y a pas de relation objective possible. Ce dédoublement subjectif de la relation s'opère spontanément. Il repose sur les expériences antérieures de l'individu qui permettent par anticipation de ramener l'inconnu au connu. Mais il requiert un travail imaginaire plus fondamental qui consiste à mettre en relation le sujet avec l'autre. Cette mise en relation subjective s'opère à la condition que l'image d'autrui (a') vienne occuper la place de l'autre (a), c'est-à-dire celle de l'image spéculaire du sujet à partir de laquelle ce dernier accède à son identité (35). Et c'est à partir de cet autre spéculaire que le sujet entre en relation subjectivement et, par suite, objectivement. Pour toute relation de communication objective associant deux individus correspondent en fait quatre termes puisque, pour chacun d'eux, la relation se dédouble subjectivement dans la dialectique du rapport à

l'autre. L'instauration, mais aussi les modalités d'existence de la communication dépendent de ces relations subjectives qui, en raison de leur caractère premier et déterminant, constituent une limite à toute tentative d'objectivation des relations de communication considérées séparément des sujets qu'elles lient.

À ces premiers éléments qui conduisent à élargir le champ d'analyse de la communication aux relations subjectives, il faut ajouter que la théorie psychanalytique véhicule une conception implicite de la communication qui, par certains aspects, est aux antipodes du pragmatisme et du systémisme de l'École de Palo Alto. A la condition de ne pas la réduire à un simple échange d'informations, la communication se définirait en effet comme rencontre des inconscients, en un double sens. Premièrement, chaque sujet ne rencontre autrui qu'à se méprendre sur son propre désir et la réalité de son objet qui, en tant que cause, ne correspond à aucune réalité extérieure et n'existe que comme manque ; ce qui revient à dire qu'une communication intersubjective pleine et transparente relève d'un simple fantasme de fusion affective. Il n'y a communication qu'au prix d'une double méprise du sujet à l'égard de la nature de son objet et de l'altérité originelle et irréductible du signifiant qui rive la tension de son désir au désir de l'Autre. Deuxièmement, cette rencontre s'opère par le langage. Autrement dit, elle repose sur le fait qu'il y a de l'inconscient, au sens où le langage précède l'avènement du sujet, lui assigne une place dans l'ordre symbolique et condense les déterminations de son être. Dans cette communication, le langage n'est donc pas réductible au statut de moyen ou de vecteur d'une information d'un émetteur vers un récepteur. La possibilité même de communiquer le présuppose, non pas simplement en tant qu'outil

(34) LACAN, 1987, p. 225.

(35) LACAN, 1978, pp. 284-285. Cf. également LACAN, 1987, p. 53 où est présenté le « Schéma L ». Le terme « autrui » n'est pas employé par Lacan qui s'en tient à la seule notion de « autre » pour souligner à la fois l'invariance structurelle du rapport dialectique à l'autre et le fait qu'autrui ne se manifeste qu'à la place et sous la forme de l'autre spéculaire (l'image du sujet dans le miroir).

ou média, mais comme un ordre symbolique préexistant. C'est dire qu'il n'y a pas de communication pour un sujet qui ne s'inscrive dans le cadre que prédéfinit la relation dialectique à cet Autre d'où ça parle et dont il reçoit l'être. « *Le langage humain*, indiquait J. Lacan, *constituerait donc une communication où l'émetteur (le sujet) reçoit du récepteur (de l'Autre) son propre message sous une forme inversée* » (36). Afin d'illustrer ce fait de structure, J. Lacan rappelait qu'un énoncé tel que « *tu es ma femme* » implique en premier lieu le sujet qui l'énonce et qui reçoit, en retour, de l'Autre la confirmation d'être l'homme d'une femme. Communiquer, pour peu que s'estompent les leurres de l'intersubjectivité et s'annule le rituel de conduites institutionnalisées, ce n'est jamais que faire l'expérience inquiétante du désir de l'Autre sous la dépendance duquel s'inscrit le sujet. L'efficacité pragmatique prêtée aux injonctions paradoxales ne trouve d'ailleurs d'explication qu'à être référée à la relation de sujétion à cet Autre primordial. Cette efficacité ne peut pas être simplement imputée au fait qu'à la différence des injonctions contradictoires, la double contrainte ne laisserait subsister aucune possibilité de choix pour le sujet (37). Ce serait en effet faire découler l'efficacité pragmatique de la seule différence logique, sans percevoir que la possibilité même d'un quelconque effet ne se conçoit pas séparément de la relation structurelle de dépendance du sujet à l'égard de l'Autre. Si la reconnaissance de l'inconscient éclaire ainsi la nature de ces injonctions paradoxales par l'attention accordée à l'emprise du signifiant, elle conduit à souligner le caractère éminemment réducteur des analyses de cas de schizophrénie par la seule évocation de ces injonctions, au mépris de la trajectoire familiale du patient et de la structuration du désir de ce dernier en réponse au désir maternel (38).

Non moins réductrice s'avère être la notion de métacommunication. La possibilité d'une métacommunication, c'est-à-dire d'une communication sur la communication susceptible de dépasser les problèmes rencontrés ou, du moins, d'en maîtriser les ressorts relationnels, apparaît sous ce jour marquée du sceau de l'optimisme. A partir du moment où il est admis que l'inconscient sous-tend toute communication, toute tentative de métacommunication demeure une communication qui en porte l'empreinte. L'aptitude à métacommuniquer n'est nullement le gage de la résolution des problèmes de communication que rencontre un sujet, du moins si l'on s'accorde à reconnaître que ces problèmes ne s'enracinent pas tous et en totalité dans les relations de communication. La métacommunication fait au mieux figure de rationalisation de la communication au sens où son élaboration offre une explication qui tend plus à masquer ce qui se joue à l'insu des sujets qu'à révéler la vérité sur laquelle toute tentative de métacommunication échoue. Elle se heurte au mur du langage et à l'irréconciliabilité du sujet avec sa propre image. Il n'y a en fait de métacommunication possible qu'à la condition de supposer un sujet étranger à la communication, autrement dit un sujet qui ne soit pas impliqué subjectivement et, en conséquence, objectivement dans les relations de communication. C'est dire que la métacommunication comme solution aux apories de communication ne vaut que pour des problèmes d'ordre pragmatique liés à l'intercompréhension dans une communication de type instrumentale.

La communication, point d'articulation de l'individuel et du collectif

Est-ce compromettre toute analyse de la communication que d'indiquer ainsi les limites inhérentes à la reconnaissance de

(36) LACAN, 1987, p. 298.

(37) WATZLAWICK, HELMICK BEAVEN & JACKSON, 1991, p. 218.

(38) A titre indicatif, se reporter à la présentation de cas proposée par M. MANNONI, 1970, « *Le "schizophrène" entre sa famille et l'asile* ».

l'inconscient auxquelles se heurte cette volonté d'objectivation systémique ? L'identification de ces limites conduirait certes à une double rectification quant à la possibilité de subsumer la réalité psychique sous la communication et d'objectiver les relations de communication sans tenir compte de leur dédoublement subjectif. Mais elle conduirait également à situer l'apport essentiel des travaux de Palo Alto dans la possibilité d'articuler le social au psychologique, l'extériorité à l'intériorité, l'individu au collectif, en prenant pour objet : les relations de communication. Car si le primat de la relation assigne à l'individu une position seconde, réciproquement il conduit à appréhender le social, sous la forme des rapports entre individus ou entre groupes, à partir des relations de communication qui le sous-tendent et qui expliquent les différents phénomènes de division, d'opposition, de conflit, mais aussi de groupement, d'association, d'interdépendance... L'analyse de la communication apparaît comme le moyen terme entre la démarche sociologique qui n'intègre l'individu dans sa détermination psychologique qu'à partir de ses représentations, de son vécu et de ses manières d'être en tant que produits de déterminants sociaux, et la démarche psychologique qui n'intègre, quant à elle, la socialisation de l'individu que sous la forme de sa capacité d'adaptation à un environnement préexistant ou des dispositions psychologiques permettant à ce dernier de faire face à la réalité. Elle s'apparente donc à une psycho-sociologie qui aurait réussi à opérer un dépassement de la coupure entre l'individuel et le collectif, non pas à partir d'un rapprochement de perspective, ni par simple focalisation sur quelques phénomènes singuliers tels que les processus d'influence, ni en fonction d'une intégration progressive de déterminants secondaires d'une nature différente de l'angle d'objectivation privilégié, mais en se fondant sur le primat de la relation.

Les relations de communication condensent détermination psychologique et déter-

mination sociale. Elles se décomposent analytiquement en relations pragmatiques entre individus lors d'interaction et en relations informelles qui existent sous la forme d'un système culturel dont les prémisses sont intériorisées et partagées par l'ensemble des éléments. La communication repose en ce sens sur un double registre de nécessité : nécessité de faire face aux sollicitations de l'environnement, mais aussi nécessité de répondre à ces sollicitations selon les codes requis par le système culturel au sein duquel l'interaction a lieu. L'élément individuel est ainsi immergé dans le système. Il ne s'en déduit pas pour autant une forme d'objectivisme sociologique qui impliquerait la non-conscience des agents à l'égard des conditions sociales de la communication et conduirait à n'appréhender ceux-ci que sous l'angle des déterminants, relatifs à leur position sociale, qui prédéfiniraient leur manière d'être et de communiquer. En fait, le social s'épuise dans la communication. Les interactions, la formation et les transformations des groupes sociaux obéissent à des principes et à des mécanismes d'ordre communicationnel. L'analyse du fonctionnement des partis politiques proposée par G. Bateson et J. Ruesch en offre une illustration exemplaire (39). L'incompréhension de l'observateur européen qui applique une grille d'analyse ethnocentrique sur la vie politique américaine se résout dans la prise en considération des particularités structurelles propres aux relations de communication qui confèrent à ces institutions politiques leur singularité. Le parti politique américain est ainsi défini comme un « *système interne de contrôle et de régulation* ». Il puise ses principes de fonctionnement en lui-même. Élément doté d'autonomie, il s'autorégule et trouve son équilibre dans les jeux d'interaction en fonction de la compétition interne à laquelle se livre les parties qui le composent. A l'inverse, le parti politique européen idéaltypique se définirait comme un « *système externe de contrôle par opposition* ». Son fonctionnement repose

(39) BATESON & RUESCH, 1988, pp. 173 sqq.

avant tout sur les pressions externes qui renforcent son homogénéité et produisent de la différenciation à l'égard des systèmes concurrents auxquels il s'oppose. De la nature du système de communication découle également une série de caractéristiques relatives aux rapports entre les membres d'un même parti politique, entre les partis, entre les membres et leur leader, le leader et les électeurs, mais aussi à la distribution du pouvoir, à sa limitation et à ses conditions d'exercice, ainsi qu'à l'acculturation et l'idéologie partagée par ses membres. Les critères traditionnels de la sociologie politique (origine sociale des militants, modes de recrutement de ceux-ci, formes de rétribution du militantisme, formation et sélection des élites...) passent au second plan. Ils sont relayés par des critères communicationnels. La compréhension du fonctionnement de ces organisations sociales repose essentiellement sur l'objectivation du tissu de relations qui en définit la structure. De la même manière, l'analyse de toute situation sociale (40) s'ordonne à partir du repérage et de l'objectivation des déterminants communicationnels. Non seulement une telle situation n'existe qu'à partir du moment où s'instaure une relation de communication impliquant au moins deux éléments, mais c'est plus généralement la définition des rôles que les éléments sont amenés à remplir et des règles implicites ou explicites qu'ils suivent et qui s'avèrent constitutives de cette situation sociale, qui relève de la communication. Groupes, institutions, interactions, rapports sociaux s'ordonnent donc selon les nécessités de la communication qui apparaît ainsi comme ce qui « *rend possible les relations entre les hommes* », c'est-à-dire comme « *le mécanisme de l'organisation sociale* » (41).

Dans cette perspective, l'analyse des interactions développée par E. Goffman se présente comme l'essai le plus abouti. Le

primat de la relation et, au travers de celui-ci, la prééminence de la communication se déclinent sous la forme d'un modèle théâtral élaboré afin de rendre compte de la logique des interactions. Le comportement des acteurs au sein d'une séquence d'interaction se règle sur les représentations qu'ils donnent d'eux-mêmes. Celles-ci valent donc pour les autres acteurs qui ajustent leur conduite sur les informations communiquées par la représentation proposée, mais aussi pour l'acteur lui-même qui construit et ajuste son personnage sur la situation en fonction de sa position, des ressources qu'il peut mobiliser pour exercer une influence sur les spectateurs et de l'anticipation de leur réaction à partir de présuppositions vraisemblables (42). Dans l'interaction, les acteurs sont liés par une série d'actes expressifs, conscients ou inconscients, explicites ou implicites, verbaux et non verbaux, dans lesquels ils sont impliqués à la fois en tant que personnages, incarnant un rôle contraignant pour eux-mêmes et signifiant pour les spectateurs, et en tant que spectateurs de la représentation qui leur est proposée en retour. L'analyse interactionnelle ne porte donc ni sur les comportements des individus, ni sur leur représentation mentale propre, mais sur l'ordre et la logique qui sous-tendent les relations entre acteurs et déterminent comportements sociaux et représentations mentales.

La vanité du moi apparaît, sous ce jour, comme un produit des sollicitations auxquelles l'acteur est soumis. Ce dernier doit en effet *faire face*, c'est-à-dire présenter une image de soi qui réponde aux attentes des spectateurs et aux nécessités du rôle qui lui est imparti afin de maintenir la cohérence de son personnage et de pouvoir ainsi atteindre les fins qui motivent sa propre action. Un tel travail de représentation n'est pas sans implication psychologique. Il conduit l'acteur à adhérer, sinon à

(40) On notera que les analyses de G. Bateson et J. Ruesch préfigurent celles ultérieures de E. Goffman. Cf. *ibid.*, pp. 41-43. La notion de « situation sociale », reprise par Goffman en témoigne.

(41) SCHEFLEN, 1986, p. 157.

(42) Cf. GOFFMAN, 1956-1987, pp. 11-24 où sont présentés le modèle théâtral et les différents concepts afférents.

s'identifier, à son personnage. Contrairement au bon comédien (43), le bon acteur dans la vie quotidienne se doit de croire en l'authenticité de la représentation qu'il donne et qui règle l'échange avec les autres acteurs. Il ne s'en déduit pas pour autant une forme d'aliénation qui renverrait à la perte d'une identité première au profit d'une personnalité seconde dans laquelle l'être du sujet finirait par se fondre. L'individu peut en effet remplir des rôles différents dans des cadres interactionnels distincts. Il demeure néanmoins que l'acteur est lié à ce qu'il prétend être et, notamment, à la projection initiale qu'il donne et qui fixe durablement les termes de l'interaction. Le moi-personnage n'est en rien le produit de la volonté inconditionnelle de l'individu. Il résulte des sollicitations interactionnelles. L'individu peut donc éprouver satisfaction ou insatisfaction à l'égard de ce moi à partir duquel les spectateurs l'identifient et dont la définition lui est, pour ainsi dire, imposée de l'extérieur, par les nécessités que l'interaction fait prévaloir (44). Il est ainsi conduit à assumer ce moi, construction collective, comme l'expression de son identité psychologique, avec d'autant plus de force que les sollicitations des spectateurs ne cessent pas de lui rappeler répétitivement la réalité du rôle qu'il remplit conformément à leurs attentes, le confirmant ainsi dans son identité.

Mais si les interactions ont une logique propre, ce n'est pas uniquement parce que les représentations mentales des acteurs en dépendent. C'est surtout parce que leur conduite, dans leurs divers aspects, s'avère soumise à des nécessités relationnelles. Il ressort en effet que les conduites obéissent à des règles sur lesquelles les différents acteurs se basent, non seulement pour définir les actes à faire et les actes à ne pas faire, mais aussi pour ajuster leur conduite sur la régularité du comportement des

autres acteurs. Les rôles reposent sur des codifications préexistantes qui ont valeur de normes de conduite et s'imposent à l'acteur qui se doit de les suivre pour maintenir la cohérence de son personnage, mais aussi aux spectateurs qui jugent et interprètent sa conduite selon la conformité à ces normes communes. D'un point de vue plus pragmatique, l'individu est contraint de suivre des règles de conduite soit parce qu'elles correspondent à des nécessités sociales et que leur transgression entraînerait des sanctions matérielles ou symboliques, soit parce qu'elles conditionnent le déroulement de l'interaction et que leur non-respect introduirait incertitudes et risques pour l'ensemble des acteurs. « *Un acte soumis à une règle de conduite constitue donc une forme de communication, car il représente une confirmation du moi, aussi bien de celui pour qui la règle est une obligation que de celui pour qui elle correspond à une attente* » (45). Les règles régissent ainsi les interactions. Elles leur confèrent leur rationalité. Mais elles ne sont pas toutes de même nature, et ne produisent pas le même type d'effet. E. Goffman distinguait, outre les formes de régularité liées à la nature des relations, règles substantielles et règles cérémonielles (46). Les premières s'appliquent de manière générale aux conduites sociales en raison de ce que chacun convient, selon un savoir partagé, que tout acteur se doit de ne pas les transgresser. Les secondes interviennent dans les interactions quotidiennes afin de permettre aux acteurs d'ajuster leur conduite en fonction de la situation. Par opposition aux précédentes, elles sont fortement expressives : elles informent sur les intentions et les attentes des acteurs qui les suivent. Que les règles informent les acteurs sur le cadre dans lequel s'inscrit leur conduite, n'élimine pas pour autant toute incertitude. Le problème soulevé par L. Wittgenstein rela-

(43) Du moins, si l'on suit Diderot sur ce point...

(44) GOFFMAN, 1956-1987, pp. 238-239.

(45) GOFFMAN, 1967-1988, p. 46.

(46) Ibid., pp. 48-49.

tif à l'indécidabilité de la règle suivie (47) conduit à rappeler qu'il existe toujours une part d'incertitude quant à la signification de la règle (pour le spectateur, mais aussi pour l'acteur) et, en conséquence, sur la réalité même de celle-ci. Le risque d'hypothéquer l'interaction par une quelconque méprise sur l'interprétation de la règle s'avère cependant limité. L'habitude sur laquelle se fonde la croyance en l'obéissance à la règle offre aux acteurs un cadre fiable. A cela, s'ajoutent les processus d'ajustement interactionnel de leur conduite. Ils permettent en effet de corriger toute interprétation erronée et d'opter rapidement pour une conduite mieux adaptée à la situation. Les présuppositions relatives à la conduite à suivre s'inscrivent ainsi sous la dépendance d'un double principe de réalité : soit elles sont infirmées, et dans ce cas, l'infirmité vaut comme signal positif de rectification et de coordination de la conduite à suivre ; soit l'attente d'infirmité est elle-même infirmée, et l'acteur, sans bénéficiant pour autant d'une certitude sur la nature de la règle réellement suivie ou à suivre, obtient néanmoins une confirmation provisoire (48). L'analyse de la communication peut ainsi dégager l'ordre et la logique qui sous-tendent les interactions et déterminent les comportements sociaux et les représentations mentales des acteurs. Elle se fonde pour cela sur la régularité des phénomènes de communication inhérente aux nécessités relationnelles qui les sous-tendent.

Limites sociologiques à l'objectivation des relations de communication

Le primat de la relation permet d'opérer un dépassement de l'opposition de l'individuel et du collectif, mais à une condition : réduire le social à un produit de déterminants communicationnels. Il aboutit à un second écueil, symétrique à celui

inhérent à la tentation d'objectiver l'individu dans sa réalité psychologique sous l'angle exclusif de ses relations à son environnement. Cet écueil consiste à occulter la réalité des rapports sociaux et, plus précisément, leur antériorité sur les relations de communication. Il revient surtout à sous-estimer la prégnance des déterminants sociaux qui conditionnent l'objectivation des phénomènes de communication.

Les analyses d'E. Goffman permettent en effet de dégager la logique des interactions, d'objectiver la conduite des acteurs en saisissant les déterminants de leur comportement, non pas sous la forme générale de régularités propres à la catégorie ou à la classe sociale dans laquelle ils s'inscrivent, mais en fonction de contraintes relationnelles inhérentes à la situation sociale. L'ordre social repose, en dernière analyse, sur la logique des interactions (49). Il résulte de processus de différenciation entre acteurs associés dans le déroulement de l'interaction, et se maintient par l'intermédiaire de sanctions, positives et négatives, qu'encourent les acteurs en fonction de la conformité de leur conduite aux règles de la communication. C'est ce qui conduira E. Goffman à affirmer que « *les règles de conduite (...) sont le lien de la société* » (50). Les formes de coercition déterminant la conduite des acteurs se résument en effet aux sanctions découlant du respect ou du non-respect des règles en usage. C'est dire que la communication est à la racine de toute organisation sociale et qu'en dernière analyse, cette organisation repose sur cet atome sociologique fondamental : l'interaction. Face aux analyses naturalistes de ces micro-réalités sociales que sont les interactions, une première critique consisterait donc à souligner l'ignorance de leurs conditions sociales de réalisation et du conditionnement de leur déroulement par des déterminants externes aux seules relations. Il suffirait pour cela d'indiquer que, dans chaque exemple, ce

(47) WITTGENSTEIN, 1986, pp. 201-203 en particulier.

(48) LIVET, 1987, pp. 256-259.

(49) GOFFMAN, 1953-1988, pp. 95-103.

(50) GOFFMAN, 1967-1988, p. 80.

qui est occulté, c'est le fait que l'interaction ne met pas en présence n'importe quel agent, sous n'importe quelle condition. En d'autres termes, il suffirait de rappeler que l'interaction met aux prises des individus qui, avant d'entrer en relation et pour entrer en relation, sont des agents sociaux disposant de ressources mais pâtissant aussi de handicaps qui limitent l'éventail des possibilités d'interaction et en définissent les modalités. Derrière l'effet d'évidence qui accompagne le naturalisme de la description, se dissimulerait en ce sens une nouvelle robinsonade consistant à ne traiter que de l'individu abstrait (51). L'être social de ce dernier s'épuise en effet dans ses attributs d'acteurs ou de personnages. Plus encore, ce naturalisme abstrait pré suppose que la vérité des relations de communication ressortirait de l'observation attentive de réalité, comme si le fait social était une donnée empirique immédiate.

Si l'on admet néanmoins que l'analyse des interactions n'a pour objet que les événements qui se produisent quand des individus sont en présence et entrent en relation, indépendamment donc des conditions sociales de la rencontre, il demeure que la compréhension de ces relations ne peut être totale sans tenir compte des rapports sociaux qui les précèdent et déterminent les formes qu'elles revêtent. Compétences langagières, maîtrise de soi, aptitudes à *faire face* sont autant de paramètres interactionnels, ancrés sur des dispositions sociales qui ne sont en rien innées, ni également réparties. Le travail d'objectivation des interactions tel qu'il se dessine à la lecture des analyses d'E. Goffman rencontre deux limites : la première est inhérente à l'ignorance de la détermination sociale de ces paramètres interactionnels ; la seconde limite découle de l'occultation de la surdétermination (52) des relations

de communication par les rapports sociaux. S'en tenir aux seules présuppositions qui guident les choix opérés par un locuteur dans le cadre d'une interaction verbale revient en effet à considérer que tout individu dispose *a priori* de compétences lui permettant d'anticiper sur le déroulement de l'interaction. L'acteur opérerait dès lors des choix rationnels à la seule fin de rendre compréhensible ce qu'il dit (53). En pratique, les présuppositions qu'un « acteur » fait et la signification qu'il attribue aux règles dépendent de schèmes de jugements permettant de situer socialement son interlocuteur et de se positionner en conséquence. Elles se fondent sur une connaissance implicite, intériorisée par les agents, de la réalité des rapports sociaux et de leurs implications sur les modes de comportement et de communication. Cette connaissance pratique, non réflexive, leur permet ainsi d'ajuster leur manière d'être et leur communication, du moins s'ils disposent des compétences requises par ce processus d'ajustement qui conditionne le succès de l'interaction. Or, ces compétences et, en particulier, les compétences langagières sont indissociablement des compétences sociales. Les analyses de B. Bernstein apportent un éclairage précieux sur ce point. Elles montrent et démontrent que les fondements de la compétence langagière résident dans la maîtrise de codes socio-linguistiques élaborés permettant d'user de ressources syntaxiques et d'exprimer symboliquement intentions et sentiments (54). L'acquisition de ces compétences répond en premier lieu aux nécessités inhérentes aux rapports sociaux dans lesquels les individus sont pris. L'origine sociale joue en ce sens un rôle prépondérant. L'acceptation de la relation pédagogique par les enfants des classes supérieures a ainsi pour corollaire

(51) Il n'est pas indifférent qu'E. Goffman se réfère à plusieurs reprises à *La Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith. Quant à G. Bateson et J. Ruesch, l'assimilation qu'ils opèrent entre « communication humaine » et la « communication animale et végétale » constitue plus qu'un signe, un véritable symptôme de ce naturalisme. Cf. BATESON & RUESCH, 1988, p. 35.

(52) Sur cette notion, cf. ALTHUSSER, 1972, pp. 111-113 ; ALTHUSSER, 1973, p. 12.

(53) GOFFMAN, 1981-1987, la 5^e partie intitulée « Les conditions de félicité ».

(54) BERNSTEIN, 1975, pp. 70 et 129.

la difficulté à vivre le rapport d'autorité par ceux des classes inférieures dans la mesure où le vécu de ce rapport requiert un dépassement de la communication directe de l'affectivité qui constitue le registre dominant, voire exclusif, de communication dans leur milieu social. La possibilité de ce dépassement repose avant tout sur la maîtrise de codes socio-linguistiques élaborés qui caractérisent l'usage du langage dans les classes supérieures. En conséquence, cette maîtrise est acquise pour ainsi dire naturellement par les enfants de ces mêmes classes sociales. Or, l'usage d'une forme de langage (commun ou formel) induit une préférence durable, chez l'individu, pour une forme particulière de relations sociales avec laquelle il s'est familiarisé. Cette préférence s'explique avant tout par l'incompréhension ou le caractère conflictuel de la communication qui résultent soit de l'inadéquation des modes d'expression entre agents de classes sociales opposées, soit de dispositions et de compétences limitées qui ne permettent pas de répondre aux nécessités de la structure objective dans laquelle se produit l'interaction.

Les interactions verbales ne se comprennent donc pas séparément des déterminants sociaux qui en prédéfinissent les formes, mais aussi les conditions de succès. Quant aux relations de communication en général, elles s'inscrivent sous la dépendance des rapports sociaux. S'attacher à analyser la gestualité en la décomposant en kinèmes (ensemble des unités de base composant le système kinésique) sur le modèle de la linguistique structurale, pour ensuite objectiver les rapports entre gestes et paroles au sein de l'interaction (55), conduirait ainsi à méconnaître le conditionnement social auquel obéit toute grammaire du corps. La critique de P. Bourdieu à l'encontre de l'objectivisme abstrait et de « *la philosophie intellectua-*

liste qui fait du langage un objet d'intellection plutôt qu'un instrument d'action et de pouvoir » (56) s'applique tout particulièrement à cette démarche qui ne perçoit jamais la gestualité et l'expression corporelle en général comme la forme intériorisée de l'appartenance à une classe sociale. Une telle démarche nie, par la même occasion, la signification socialement distinctive de tout geste, de toute attitude corporelle. Si la gestualité constitue donc un des éléments essentiels de la communication, en raison de la signification sociale que revêt le moindre élément signifiant, elle traduit la position de l'individu à l'intérieur de la structure sociale et, de cette traduction, dépend l'interaction. Les analyses d'E. T. Hall ont certes mis en évidence deux variables fondamentales, étrangères aux rapports sociaux, sur lesquelles s'articulent la gestualité et le comportement physique des individus. Il s'agit en premier lieu de la culture, au sens ethnologique du terme, et de l'espace sous la forme des modes de communication (verbal et corporel) qu'implique la distance physique entre les individus (57). Ces variations culturelles et spatiales permettent d'expliquer de nombreux traits caractérisant les formes de communication. Mais elles ne doivent pas pour autant occulter les différences sociales qui déterminent toute relation au sein d'une même entité culturelle, ni dissimuler le fait que ces différences sociales transcendent souvent les différences culturelles, comme en témoigne le fait qu'un individu a plus de facilité à être en relation avec un autre individu de culture différente, mais de niveau social équivalent, qu'avec un individu de sa propre culture dont tout socialement le sépare.

Il existe en ce sens une limite fondamentale à toute tentative d'objectivation des interactions. L'idéal communicationnel qui s'exprime dans l'appréhension de ces

(55) BIRDWHISTELL, 1986, p. 163.

(56) BOURDIEU, 1982, p. 13. Cf. la critique pionnière de BAKHTINE, 1977, p. 124 : « *La situation sociale la plus immédiate et le milieu social plus large déterminent entièrement, et cela de l'intérieur, pour ainsi dire, la structure de l'énonciation.* »

(57) HALL, 1971, les ch. 9 à 12.

relations conduit à privilégier les conditions d'entente et la volonté des acteurs de se faire comprendre, en résumant les formes de coercition aux seules sanctions qui découlent de la non-conformité du comportement à des règles qui ont elles-mêmes pour fonction première de rendre possible la communication. Or, les contraintes qui structurent l'interaction s'appuient et prolongent les contraintes sociales dont elles traduisent la prégnance. Cette occultation de la réalité du pouvoir n'est pas sans conséquence. Que l'on conçoive ce pouvoir, à la suite de P. Bourdieu, comme violence symbolique, expression de rapports de domination ou, dans une perspective plus proche de N. Elias, comme une particularité structurelle de toute relation sociale, toujours est-il qu'il apparaît comme une composante essentielle des interactions, voire comme leur principe d'intelligibilité. Non seulement il y a dans toute interaction et, plus généralement, dans le simple fait de communiquer, une action orientée vers une finalité qui peut consister à induire un comportement, à modifier des opinions ou à infléchir les rapports entre partenaires, mais le comportement des agents ne résulte jamais des seuls déterminants interactionnels. Il faut pour en saisir la rationalité tenir compte du fait élémentaire qu'ils ne sont pas des individus abstraits. Les rapports sociaux pré-déterminent pour un acteur les possibilités d'interactions et de conduite à l'intérieur de celles-ci. La manière dont les acteurs sont amenés à agir et à réagir dépend avant tout de leur position sociale et des possibilités que leur offrent ou ne leur offrent pas celle-ci. Pour reprendre l'exemple proposé par E. Goffman relatif à « l'interaction sexuelle », ne pas tenir compte de l'antériorité des rapports sociaux, c'est tout d'abord s'interdire l'objectivation des conditions de la rencontre ; autrement dit, le fait qu'il y a pour tout être social du possible et du nécessaire. Mais c'est aussi s'interdire de comprendre les logiques de reproduction sociale (58) qui sous-tendent

dans ce cas la conduite des agents, leurs investissements affectifs et leurs attentes raisonnées en regard des dispositions sociales qui fondent leur prétention. Dans le cadre de ces « interactions sexuelles », les manières d'être et d'agir, les signes d'entente, le suivi de règles permettant d'accorder les conduites, l'appréciation des codes langagiers comme corporels s'articulent sur ces logiques sociales. Il n'y a donc pas seulement prédétermination sociale des relations de communication au sens où les rapports sociaux préexistent et déterminent les conditions et les formes de l'interaction. Il y a également surdétermination des déterminants interactionnels dans la mesure où ceux-ci s'articulent sur des logiques sociales et s'avèrent eux-mêmes socialement déterminés. L'occultation de la réalité du pouvoir conduit ainsi à méconnaître la nature des déterminants qui s'agrègent dans les relations de communication. Elle découle de l'opposition artificielle, pour ne pas dire idéologique, qui est opérée entre communication et pouvoir, comme si ces deux entités étaient antinomiques. Cette apparente antinomie constitue un véritable obstacle épistémologique. Elle ne peut être dépassée qu'au prix d'une critique des représentations métaphysiques du pouvoir qui sont corrélatives d'une idéalisation de la communication. Il n'y a en effet antinomie qu'à la condition de concevoir le pouvoir en termes négatifs de répression ou de force, d'en faire un objet d'appropriation sur un modèle anthropomorphe et de lui conférer une réalité substantielle. Dans ce cas, le pouvoir s'opposerait à la communication, du moins à une conception très idéalisée de la communication, faite de transparence, de liberté, d'absence de contraintes pour celui qui communique, comme pour celui qui en est le destinataire. Dépasser cet obstacle épistémologique afin d'ouvrir le champ d'analyse de la communication aux jeux de pouvoir dont elle est le lieu requiert en conséquence de se déprendre de ces pré-supposés métaphysiques pour appréhender

(58) BOURDIEU, 1980, en particulier pp. 249-270 et 312-331.

le pouvoir à l'image de la communication comme une réalité d'ordre relationnel et non pas substantiel. Encore faudrait-il admettre l'existence d'une positivité du pouvoir, au sens où M. Foucault suggérait que communication et pouvoir étaient co-présents dans toute relation, prenaient appui l'un sur l'autre et se renforçaient réciproquement dans des jeux de renvois incessants (59).

Perspectivisme et déterminations multiples du concret

L'apport des travaux de l'École Palo Alto dans la connaissance des phénomènes de communication ainsi que dans la compréhension de certains phénomènes sociaux et psychologiques ne ressort pleinement qu'à la condition d'opérer un double travail de rectification critique, quant à leurs ambitions initiales, et d'intégration des limites heuristiques que rencontre leur(s) modèle(s). La possibilité de recouvrir l'ensemble des sciences humaines à partir d'« *une théorie plus unifiée du comportement humain* » (60) fait certes figure de fantasme épistémologique. Quant à la volonté de résumer l'ordre social ou de réduire les phénomènes psychologiques à la communication, elle se heurte aux limites précédemment soulignées, d'autant que la connaissance des phénomènes de communication requiert la prise en considération de déterminants autre que communicationnels. Loin d'être purement négative, la reconnaissance de ces limites épistémologiques dessine l'espace d'une connaissance possible de la communication qui évite deux écueils. Le premier renvoie aux risques d'abstraction. Pour reprendre une célèbre formule de Marx, le concret (de la communication) est

concret parce qu'il est la synthèse de nombreuses déterminations (interactionnelles, mais aussi sociales et psychologiques), donc unité de la diversité (61). Il importe en conséquence de ne jamais perdre de vue la multiplicité des déterminants qui structurent les phénomènes de communication afin de pouvoir en dégager la logique et d'en comprendre les éventuels dysfonctionnements. Le second écueil repose sur le réductionnisme qui consiste à ne rechercher que des déterminants communicationnels pour rendre compte de la logique des interactions, au risque d'en proposer une vision purement formelle. Dans la mesure où il n'existe pas de phénomènes communicationnels purs, réductibles à des déterminants interactionnels, mais seulement des mixtes, prendre pour objet la communication implique dès lors un double parti pris de méthode : intégrer la multiplicité des déterminations de la communication, autrement dit ne pas résumer celle-ci aux seuls déterminants interactionnels qui ne sont souvent que l'expression dérivée de déterminants plus fondamentaux ; corrélativement, afin de ramener cette multiplicité à une unité de signification, privilégier une perspective, c'est-à-dire un mode d'objectivation et des critères de sélection des phénomènes correspondant à la nature des déterminants essentiels. La multiplicité des déterminations du concret implique en ce sens un perspectivisme qui n'est, à la vérité, que la forme épistémologique requise par la polyvalence des relations de communication en tant que point nodal des relations subjectives et objectives de l'individu à lui-même et à la société.

(59) DREYFUS & RABINOW, 1987, pp. 309-310. A titre indicatif, on peut aussi rappeler ce qu'écrivaient M. Crozier et E. Friedberg : « *L'organisation crée du pouvoir simplement par la façon dont elle organise la communication et les flux d'information entre ses unités et ses membres* », et quelques pages plus loin : « *C'est ainsi qu'à travers un mélange savamment dosé de secret et de publicité, tout dirigeant tentera d'utiliser la maîtrise de l'information pour créer des zones d'incertitudes artificielles pour les autres et de peser, par ce biais, sur l'orientation de leurs stratégies.* » In CROZIER & FRIEDBERG, 1992, pp. 86-87 et 124-125.

(60) BATESON & RUESCH, 1988, p. 27.

(61) MARX, 1965, p. 255.

RÉFÉRENCES

- ALTHUSSER L. (1993), « Trois notes sur la théorie du discours » (1966), *Écrits sur la psychanalyse*, Stock - IMEC.
- (1972), « Contradiction et surdétermination » (1962), *Pour Marx*, François Maspero.
- (1973), *Réponses à John Lewis*, François Maspero.
- BAKHTINE M. (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique* (1929), Minuit.
- BATESON G. (1971), *La cérémonie du Naven* (1935), Minuit.
- (1995), *Vers une écologie de l'esprit 1* (1971), Seuil.
- BATESON G. & RUESCH J. (1988), *Communication et société* (1951), Seuil.
- BENSA A. (1988), « Individu, structure, immanence. Gregory Bateson et l'École française de sociologie », *Bateson : premier état d'un héritage*, sous la dir. de Winkin Y., Seuil.
- BERNSTEIN B (1975), *Langage et classes sociales. Codes sociolinguistiques et classes sociales*, Minuit.
- BIRDWHISTELL R. (1986), « Un exercice de kinésique et de linguistique : la scène de la cigarette » (1970), *La nouvelle communication*, sous la dir. de Winkin Y., Seuil.
- BOURDIEU P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard.
- (1980), *Le sens pratique*, Minuit.
- CANGUILHEM G. (1991), *Le normal et le pathologique* (1943), PUF.
- CASSIRER E. (1977), *Substance et fonction. Éléments pour une théorie du concept* (1910), Minuit.
- CROZIER M. & E. FRIEDBERG E. (1992), *L'acteur et le système* (1977), Seuil.
- JACKSON D. D. (1981), « Schizophrénie : le nœud nosologique » (1967), *Sur l'interaction. Palo Alto 1965-1974. Une nouvelle approche thérapeutique* (1977), sous la dir. de Watzlawick P. & Weakland J. H., Seuil.
- (1981), « L'étude de la famille » (1965), *Sur l'interaction. Palo Alto 1965-1974. Une nouvelle approche thérapeutique* (1977), sous la dir. de Watzlawick P. & Weakland J. H., Seuil.
- FOUCAULT M. (1966), *Les mots et les choses*, Gallimard.
- (25 janvier 1978), Cours du Collège de France.
- (1995), *Maladie mentale et psychologie* (1954), PUF.
- (1987), « Deux essais sur le sujet et le pouvoir » (1982-83), *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Dreyfus H. & Rabinow P., Gallimard.
- FREUD S. (1987), « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Payot.
- (1988), *Cinq leçons sur la psychanalyse* (1908), Payot.
- GOFFMAN E. (1987), *La mise en scène de la vie quotidienne. I La présentation de soi* (1956), Minuit.
- (1987), *Façons de parler* (1981), Minuit.
- (1988), *Les rites d'interaction* (1967), Minuit.
- (1988), « L'ordre social et l'interaction » (1953), *Les moments et leurs hommes*, Seuil - Minuit.
- GRANGER G. G. (1975), *Pensée formelle et sciences de l'homme* (1967), Aubier.

HALEY J. (1981), « Pour une théorie des systèmes pathologiques » (1967), *Sur l'interaction. Palo Alto 1965-1974. Une nouvelle approche thérapeutique* (1977), sous la dir. de Watzlawick P. & Weakland J. H., Seuil.

HALL E. T. (1971), *La dimension cachée* (1966), Seuil.

LACAN J. (1987), *Écrits* (1966), Seuil.

(1978), *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Séminaire II 1954-1955*, Seuil.

(1975), *Les écrits techniques de Freud. Séminaire I 1953-1954*, Seuil.

(1973), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Séminaire XI 1964*, Seuil.

LEVI-STRAUSS C. (1985), *Anthropologie structurale*, Plon.

(1949), *Les structures élémentaires de la parenté*, PUF.

LIVET P. (1987), « Les limitations de la communication », *Les Études philosophiques*, PUF, n° 2-3.

MANNONI M. (1970), *Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, Seuil.

MARX K. (1965), *Introduction générale à la critique de l'économie politique* (1857), Pléiade-Gallimard, Économie t. 1.

OGILVIE B. (1987), *Lacan. La formation du concept de sujet (1932-1949)*, PUF.

RADCLIFFE-BROWN A. R. (1972), *Structure et fonction dans la société primitive* (1952), Seuil.

SCHEFLEN A. E. (1986), « Systèmes de la communication humaine » (1965), *La nouvelle communication*, sous la dir. de Winkin Y., Seuil.

WATZLAWICK P., WEAKLAND J. & FISCH R. (1981), *Changements. Paradoxes et psychothérapie* (1973), Seuil.

WATZLAWICK P., HELMICK BEAVEN J. & JACKSON D. D. (1991), *Une logique de la communication* (1967), Seuil.

WINKIN Y. (1986), *La nouvelle communication*, Seuil.

WITTGENSTEIN L. (1986), *Investigations philosophiques* (1945), TEL - Gallimard.